

Naturalité

La lettre de **FORÊTS SAUVAGES**

n°16 - Mars 2016

Edito

Avec la sortie du dernier film de Jacques Perrin, « Les Saisons », la forêt naturelle s'offre au grand public. On imagine les difficultés pour retrouver le décor de ces temps oubliés où diversité, abondance et proximité de la faune ainsi que gigantisme et longévité de la flore étaient la règle. Immanquablement, Bialowieza, largement évoquée dans ce numéro 16, a fourni un des décors de cette saga sauvage. Mais demain, en Allemagne, en Ardèche... D'autres territoires pourront prétendre à cette reconnaissance cinématographique. Il n'y a pas de doute, un film qui vante la forêt originelle, la libre évolution appliquée de plus en plus à nos écosystèmes... La naturalité est en marche !

Gilbert Cochet

Sommaire

HAUTS FAITS

- La Réserve Biologique Intégrale des Sources de l'Ardèche /p. 3
- L'Allemagne et son réseau de forêts en libre évolution /p. 5

EN DIRECT DU FRONT

- Carbone et Forêts. Réflexions et propositions sur la diversité des filières carbonées forestières /p. 6

«IF» LES INDIGNÉS DE LA FORÊT

- Produire plus...même dans le parc national « feuillus de plaine » /p. 10

HAUTS LIEUX

- Bialowieza ou la forêt miraculée /p. 11

PENSÉES SAUVAGES

- La pensée sauvage : une sagesse écologique.
Sur les traces de la pensée sauvage (2^e partie) /p. 15
- En inTerrelation. /p. 20

BLOC-NOTES

- Lu pour vous /p. 21
- A ne pas rater /p. 23
- Le bêtisier /p. 23

NOUS AVONS BESOIN DE VOUS /p. 24



© B. Boisson

↑ Réserve intégrale en forêt de Fontainebleau.

Naturalité

Lettre éditée par *Forêts Sauvages*
4 rue André Laplace, 43000 Le Puy-en-Velay.

Courriel : contact@forets-sauvages.fr
Site web : <http://www.forets-sauvages.fr>

Directeur de la publication : Gilbert Cochet.

Rédacteur en chef : Jean-Claude Génot.

Comité de rédaction : Pierre Athanaze, Bernard Boisson,
Gilbert Cochet, Caroline Druesne, Jean-Claude Génot, Jean Poirot.

Conception graphique : Bertrand Dubois.

Remerciements à l'ensemble des auteurs et contributeurs
dont Stefan Alzaris, Isabelle Beuniche, Bernard Boisson, Alain Ladet,
Philippe Lebreton et Stelian Radu.

Photo de couverture : Les gorges de l'Allier © B. Boisson

Naturalité
est optimisée pour
être diffusée par voie
électronique et lue
à l'écran (Affichage
/ Mode Plein écran),
pour une empreinte
papier minimale.

Hauts faits

La Réserve Biologique Intégrale des Sources de l'Ardèche

La réserve biologique intégrale des Sources de l'Ardèche a été créée par l'arrêté interministériel du 28 janvier 2014. Elle a été inaugurée le 30 septembre 2014 par le préfet de l'Ardèche. Cette réserve biologique était attendue depuis une bonne quinzaine d'années, comme d'autres dans le même massif.

Localisation

Cette réserve, d'une surface de 441,87 ha, est située en forêt domaniale de La Chavade, dans le département de l'Ardèche, sur les communes d'Astet, Barnas et Mayres. Elle concerne les parcelles forestières n° 301 à 307, toutes situées sur les pentes de la haute vallée de l'Ardèche (pente moyenne de 60 %).

Sur le plan géographique, ces parcelles sont réparties en 3 noyaux principaux :

- un secteur d'adret, au-dessus de la route nationale 102, entre 870 et 1370 m d'altitude, composé essentiellement de milieux rocheux siliceux et de landes à Genêt purgatif, avec localement de la hêtraie-sapinière et de la châtaigneraie,



© B. Kremer-Cochet

↑
Les secteurs en pente, autrefois exploités, évoluent vers une plus grande naturalité.

- à l'ouest, les pentes orientées Est, sous la crête des Valadous, entre 1350 et 1540 m d'altitude, couvertes essentiellement de hêtraies-sapinières, avec des milieux rocheux et des landes subalpines. Il s'agit d'un des secteurs du département où la neige persiste le plus longtemps, quelquefois jusqu'à la fin du printemps,
- et enfin, au sud, un secteur d'ubac, sous le Serre de la

Croix de Bauzon, entre la Tour des Poignets et le Rocher d'Abraham. Ce secteur, d'environ 220 ha d'un seul tenant, s'étage entre 1000 et 1500 m d'altitude (mais essentiellement au-dessus de 1300 m). La hêtraie-sapinière constitue la végétation dominante, avec toutefois des surfaces importantes en milieux rocheux et en landes, en particulier vers le Rocher d'Abraham. >>>

Les milieux naturels

- Globalement, les types d'habitats dominants sont :
- les hêtraies et hêtraies-sapinières, avec près de 210 ha (soit 47 %),
 - les milieux rocheux, avec 113 ha (soit 25,5 %),
 - et les landes, avec 82 ha (soit 18,5 %).

Les autres milieux sont les forêts de châtaigniers et de feuillus divers (6 %), les pessières (2 %), les forêts de ravins (1,1 %) et les mégaphorbiaies.

Etat de la forêt

Sur le plan forestier, le territoire couvert par la RBI apparaît comme partiellement boisé sur la carte de Casini, en particulier sous les Valadoues et sur la zone en ubac. De plus, d'après l'ONF, sur les secteurs non desservis par des pistes, soit dans l'ensemble ceux dans la réserve, aucune intervention significative n'a été réalisée sur les peuplements forestiers depuis 1885 (soit depuis 130 ans). Sur les 246 ha boisés, seuls 10 ha ont été parcourus en coupe entre 1991 et 2000, essentiellement dans des peuplements d'espèces introduites.

Toutefois, les arbres de plus de 60 cm de diamètre sont rares. D'après l'ONF, la plus grosse tige inventoriée a un diamètre de 137 cm pour le hêtre et de 105 cm pour le sapin pectiné.

Le volume de bois mort est en moyenne d'environ 20 m³/ha mais avec de forts contrastes selon les versants : 2,4 seulement en adret et plus de 27 dans les boisements en ubac.



© B. Kremer-Cochet

↑ Vue sur les crêtes avec le rocher d'Abraham.

Le programme d'actions

La gestion forestière se limitera à des interventions pour la sécurité et à des coupes ou travaux ayant un objectif d'élimination d'essences allochtones (Epicéa par exemple).

Des inventaires complémentaires sont prévus (entomofaune saproxylique, chiroptères...) ainsi que des suivis (Rosalie des Alpes, oiseaux nicheurs). ■

Alain Ladet



© B. Kremer-Cochet

↑ Dans la fraîcheur du sous-bois, les fougères abondent.

L'Allemagne et son réseau de forêts en libre évolution



↑ Réserve intégrale de Hohe Halde en Rhénanie-Palatinat.

Dans la stratégie nationale sur la diversité biologique, adoptée en janvier 2007, le gouvernement fédéral d'Allemagne a pris la décision de constituer d'ici à 2020 un réseau de réserves forestières en libre évolution. D'après le NABU (Naturschutzbund Deutschland), il est préférable que les forêts destinées à ce réseau aient une superficie minimale de 100 ha.

Dans ces réserves, la nature adopte une dynamique naturelle avec des processus d'évolution cycliques

propres aux forêts primaires ou aux forêts « vierges » de demain. Ce réseau permet de promouvoir un état sauvage secondaire (Wildnis), conformément au principe « Natur natur lassen sein ».

D'après les données du récent inventaire forestier (2014), ce réseau de réserves forestières représenterait 5 % de la surface totale des forêts du pays (11,1 millions d'ha), soit environ 570 000 ha, c'est-à-dire plus d'un demi-million d'ha.

Mais cet objectif ambitieux se révèle très difficile à atteindre et sa réalisation rencontre de nombreuses difficultés, notamment liées au statut de la propriété forestière et à l'indépendance législative des Länder.

La particularité de la forêt allemande est le nombre important de propriétaires. Ainsi 2 millions de propriétaires privés possèdent 48 % de la forêt totale contre 4 % pour l'Etat fédéral, 29 % pour les Länder et 19 % pour les communes. Précisons que les forêts fédérales et celles des Länder sont considérées comme des forêts publiques.

Il n'est pas possible d'imposer à des propriétaires privés, voire à des communes, de ne pas intervenir dans

leurs forêts, c'est pourquoi la constitution du réseau de forêts en libre évolution repose entièrement sur les forêts publiques.

Dans la monographie « Wilde Wälder in Deutschland, Österreich und der Schweiz » de Benjamin Haerdle (éditeur) publié en 2014 ainsi que lors de la conférence du Professeur Reif de l'université de Fribourg en janvier 2015 il est dit selon une étude de l'Institut de Göttingen que le rythme de création du réseau de réserves forestières est de 1,9 % avec un déficit de 212 000 ha en 2015 et un taux de réalisation possible de 2,3 % en 2020 par rapport aux prévisions initiales de 5 %.

Mais le projet se poursuit et bénéficie du soutien des institutions officielles et des organisations impliquées dans la protection de la nature (NABU, BUND = Bund für Umwelt und Natur in Deutschland, WWF, Greenpeace). L'opposition à ce projet vient des forestiers qui pensent que la protection de la biodiversité est suffisante dans les forêts exploitées, de la majorité des chasseurs et naturellement des propriétaires privés. ■

Stelian Radu

En direct
du front

Carbone et Forêts

Réflexions et propositions sur la diversité des filières carbonées forestières

Préambule

Le bouquet énergétique français connaît deux pôles, du plus naturel, la biomasse forestière, au plus artificiel, l'électro-nucléaire. Dans tous les cas, y compris les intermédiaires (la biomasse herbacée, le photothermique, le photovoltaïque, l'électricité éolienne, l'hydro-électricité), une analyse est à conduire « *du berceau (forestier) à la tombe (nucléaire)* » : rendements et bilans énergétiques, durées de révolution, impacts écologiques, conséquences économiques et sociétales. Le tout pour juger, optimiser et décider en privilégiant l'intérêt général à terme, dans le contexte de l'échauffement climatique, où la surconsommation de produits carbonés, fossiles ou actuels, tient un rôle majeur.

Les associations de protection de la nature (APN) de Rhône-Alpes *Forêts Sauvages*, *FRAPNA* et *LPO Rhône-Alpes* ont rédigé à l'intention des forestiers « officiels » (Etat, Conseil Régional, Organismes forestiers privés) un rapport de quelque 60 pages diffusé en février 2015, exa-

minant en six parties les diverses facettes de la question, bien au-delà de la seule production ligneuse. Ce document répond à un rapport élaboré par le Conseil général de l'alimentation, de l'agriculture et des espaces ruraux du ministère de l'Agriculture intitulé « Les contributions possibles de l'agriculture et de la forêt à la lutte contre le changement climatique » et élaboré dans le cadre de la *loi d'avenir pour l'agriculture, l'alimentation et la forêt*.

Présenté le 22 septembre 2014 en présence du ministre de l'Agriculture, de l'Agro-alimentaire et de la Forêt (mais aussi porte-parole du Gouvernement), ce rapport préconisait un *raccourcissement des cycles de production favorisant la séquestration de gaz carbonique, ce que contredit l'Inventaire Forestier National, pour qui l'augmentation de l'âge d'exploitabilité des forêts accroît le niveau de stock dans la biomasse ligneuse*. La Lettre de Forêts Sauvages présente ici un condensé d'un travail associatif ayant pour but de contribuer à la politique forestière de Rhône-Alpes dans une approche plurifonctionnelle de la forêt. >>>



© B. Boisson



© B. Boisson

Les filières

La complexité des forêts et de leur contexte actuel amène à considérer cinq filières-bois pour une approche rationnelle des problèmes : la filière cellulose, la filière énergie, la filière matériau, la filière « aménités », la filière « carbonatée ». Un dénominateur commun est celui de la structure biochimique du bois (un véritable biomatériau composite), de ses constituants et de ses dérivés (essentiellement cellulose et lignine), ainsi que de leur valeur énergétique appréciée par le degré d'oxydo-réduction de l'élément carbone.

Des chiffres et des données

Une importante question pratique est celle de la conversion des volumes ligneux estimés sur le terrain, en biomasse carbonée, problème n'ayant reçu qu'assez récemment des réponses crédibles ; une distinction essentielle est à faire entre feuillus et résineux. Des coefficients de conversion sont disponibles, à partir desquels des données volumiques, massiques et énergétiques du bois et de ses constituants sont fournies pour les forêts de la Métropole. L'équivalent énergétique moyen ici retenu pour un gramme de « bois » anhydre égal à 4,7 kilocalories = 20 kilojoules.

En ce qui concerne la teneur en Carbone du bois anhydre, on adopte la valeur 0,50 retenue par la plupart des auteurs, en accord avec nos propres estimations.

En fin de compte, le coefficient de conversion V (m^3 , volumes sur écorce) en M (tonne C) est égal à 0,445 pour les Feuillus et 0,275 pour les Résineux. Exprimés en biomasse végétale (matière sèche MS) assimilée à du glucose, ces coefficients deviennent respectivement 1,11 et 0,69 ; en gaz carbonique, 1,63 et 1,01. Si l'on voulait exprimer de telles équivalences pour « le bois », considéré comme une seule et même entité biochimique, alors le coefficient moyen carboné (pour des masses égales de bois feuillus et résineux) serait-il voisin de 0,36, soit $1 m^3$ de bois = 0,36 tonne de Carbone = 1,32 tonne de gaz carbonique. On trouve d'ailleurs souvent l'équivalence $1 m^3$ de bois = 1 tonne de CO_2 . En fait, si cette valeur commode est exacte pour les résineux, elle est loin de la vérité pour les feuillus, sous-estimant ainsi leur rôle fixateur.

L'espace-temps forestier

On aborde ensuite les notions et les réalités de puits, stocks et flux de carbone, aux deux niveaux mondial et français. Les notions de fixation et de stockage doivent être bien appréhendées, car de l'origine (« noire, grise ou blanche ») et de la durée d'immobilisation du carbone utilisé par l'homme dépend la valeur des forêts vues comme moyen de lutte contre l'effet de serre. Un compartiment essentiel de l'écosystème forestier a été jusqu'à présent sous-estimé, pour ne pas dire ignoré, celui du sol, partie (pourtant vivante) hypogée de la forêt.

>>>

Du « compartiment sol », on donne ici une définition fonctionnelle : est épigée, la partie autotrophe (photo-autotrophe) de l'écosystème, hypogée sa partie hétérotrophe, englobant donc le bois mort (même debout), la litière, les racines, etc., bref, tout ce qui n'intéresse pas directement le ligniculteur. La moyenne de sept données disponibles pour le domaine holarctique s'établit à 36 % (écart-type 4 %) pour « le bois », partie visible, donc surestimée, de l'iceberg forestier. Dans ces conditions, les valeurs épigées (masses, ou volumes convertis) seront à multiplier par 2,8 pour obtenir le total des masses carbonées forestières, ou par 1,8 pour obtenir la masse hypogée. Le stock français épigé estimé à 0,95 Gt C, devient donc 2,65 Gt C au total, dont 1,70 Gt pour la partie hypogée.

Les services éco-systémiques

Comme dans le « Rapport Chevassus-au-Louis », les services éco-systémiques sont ensuite déclinés, avec quelques exemples significatifs. Les aménités globales, très diverses, sont aujourd'hui bien décrites mais loin d'être prises en compte : le rôle de fixation du gaz carbonique est essentiel, consécutivement celui de la régulation climatique impliquant le cycle de l'eau. La biodiversité est à mieux considérer, non seulement comme ressource, mais comme indicateur de notre propre ambiance. La naturalité est une préoccupation récente, plus globale que la précédente et avec une forte dimension

esthétique et éthique ; elle est tout aussi importante pour notre espèce si, comme l'arbre, nous voulons « *garder les pieds sur terre* ».

Pour les forêts privées, la formule *FRENE* (« forêts en libre évolution ») est aujourd'hui expérimentée en Rhône-Alpes. Son principe ayant été adopté le 27 mars 2009 par le Conseil régional de la Forêt et des Produits forestiers après proposition faite au Service de la forêt et du bois de la Préfecture de Région par *Forêts Sauvages*,



© B. Boisson

elle a été signée le 25 mars 2010 sur le terrain, en présence du Préfet de Région, par les représentants des trois collèges de la Forêt publique, de la Forêt privée et des APN de Rhône-Alpes.

La dogmatique forestière

Les APN comprennent parfaitement - tout en le regrettant - que le contexte économique international puisse amener certains forestiers à privilégier, promouvoir ou mettre en œuvre des pratiques sylvicoles à même de satisfaire les contraintes financières provenant de l'aval de la filière-bois (notamment le diamètre des grumes, donc l'âge des plantations). Mais les APN ne peuvent enregistrer passivement de récentes prises de position officielles, dont la légèreté de l'argumentation scientifique surprend à de tels niveaux administratifs, voire politiques ; ceci sans réellement répondre aux inquiétudes fondées que soulève le statut des forêts de notre pays. Des témoignages proviennent d'ailleurs d'autres représentants de la forêt française, officiels ou privés, prouvant que ces postures réductionnistes ne sont heureusement pas partagées par tous.

Consécutivement, le dogme de « la trifonctionnalité harmonieuse de la forêt française » vole en éclats, constat qui débouche sur la nécessité d'une restructuration interne de celle-ci en autant d'axes, ou de « nouvelles filières », s'appuyant notam- >>>

ment sur la place et le rôle de l'élément Carbone dans les procédures techniques et économiques. L'inquiétude est tout à fait légitime en ce qui concerne l'échauffement climatique, encore ne faudrait-il pas lui opposer de fausses bonnes solutions, même pour rassurer (hâtivement, ou transitoirement) l'opinion publique !

Les propositions naturalistes

Les forêts françaises occupent aujourd'hui des surfaces appréciables, mais leur volume sur pied est nettement inférieur à celui de nos voisins allemand ou suisse, ce qui devrait tempérer les illusions relatives à une large utilisation de notre biomasse ligneuse. Une sectorisation réaliste des forêts de France reste à définir, prélude à une mutation forestière dans les esprits et sur le terrain, public et privé. Des actions plus conformes à l'intérêt général à terme pourraient voir le jour avec partage des informations et des moyens entre les différents corps et secteurs de la société française. Mais l'exemple de l'agriculture (des agricultures...), gérée par le même ministère et le même corps d'Etat que la forêt (les forêts...), ne pousse guère à l'optimisme ! D'ailleurs, l'usage actuel du bois connaît bien des ombres liées à l'importance de « l'auto-consommation », dans des conditions où son emploi pour le chauffage peut être aussi polluant que le diesel. La forêt ne peut donc être une simple « usine à bois », mais elle est désormais à considérer, doublement, comme un patrimoine et comme un écosystème.

Pour l'ensemble des forêts, les APN souhaitent une forêt « globale », pour que le mot de « sylviculture » prenne tout son sens, trop souvent restreint à une simple « ligniculture ». Même si la biodiversité ne peut pleinement s'exprimer dans certains contextes, les APN exigent aussi une forêt « complète », englobant depuis les tréfonds du sol, avec ses micro-organismes, jusqu'à l'extrémité des rameaux (sans oublier les oiseaux qui s'y perchent...). Bref, un véritable écosystème forestier. « La » forêt française est donc aujourd'hui placée devant l'alternative suivante : poursuivre une gestion relevant du XIX^e siècle, lorsque le bois était un placement de père de famille et qu'il payait la forêt, ou inventer et mettre en œuvre une forêt nouvelle intégrant toutes les dimensions (économiques, sociétales et environnementales) indispensables au XXI^e siècle ; tout ceci dans une optique d'utilisation et de développement durable des ressources naturelles, en évitant « langue de bois » et « angélisme vert ». ■



© B. Boisson

Note : pour obtenir la version numérique du document complet (60 pages), les lecteurs intéressés peuvent s'adresser à Rémi Bogey, responsable « biodiversité » à la FRAPNA-Région : remi.bogey@frapna.org

Philippe Lebreton

Produire plus... même dans le Parc National « feuillus de plaine »



© J. Poirot

→
Parc national
à vendre.

Promesse du Grenelle de l'environnement, réponse à une demande récurrente de l'Europe, la France va créer son premier Parc Naturel National « feuillus de plaine » à cheval sur le nord de la Côte d'Or (21) et le sud de la Haute Marne (52). Ce territoire s'est tout naturellement imposé du fait de son fort taux de boisement (53% dont 65% de forêts domaniales et communales avec un faible impact résineux), de sa continuité dans le temps, et surtout de la relativement bonne préservation de ses espaces forestiers.

Cet espace forestier, majoritairement géré par l'ONF, par des forestiers privés non encore contaminés par les sirènes de l'industrialisation, et aussi non géré par des petits propriétaires qui ont ainsi créé volontairement ou non des réserves biologiques, peut prétendre à un certain équilibre entre les diverses fonctions de la forêt où le productivisme n'a pas encore exercé ses ravages.

Cependant, à y regarder de plus près, on perçoit des évolutions vers des choix sylvicoles plus dynamiques : conversion des anciens taillis sous futaie en futaies régulières (mécanisables donc cloisonnées, avec carrés de régénération artificielle clôturés, sélection des essences etc), rajeunissement des peuplements (y compris dans la future réserve intégrale principale, actuellement siphonnée de ses gros bois suivant un plan de gestion auquel la direction de l'ONF ne veut pas renoncer), introductions discrètes d'essences et de sylviculture résineuses (douglas), premiers impacts des prélèvements en bois énergie....

Ces pressions économiques ont investi la commission forêt en charge du projet de Charte forestière. Déséqui-

librée entre une trentaine de membres représentant la filière et l'administration pour seulement deux environnementalistes, cette commission de façade (car les vraies décisions se prennent en comité réduit) n'en cache pas moins ses objectifs : une multifonctionnalité qui n'entrave que très peu le développement de la filière de production.

Ainsi, dans son projet actuel, la Charte pose comme premier principe celui de mobiliser plus de bois, notamment en incitant (lire : faire pression sur) les petits propriétaires à mettre en gestion (lire : en production) leurs parcelles par le regroupement (lire : plans de massifs, mécanisation). Corrélatif du produire plus, le plus de biodiversité sera confié à la généralisation des certifications forestières PEFC et FSC sur l'insuffisance desquelles, en terme de préservation de l'équilibre biologique des forêts, il est inutile de s'étendre. A défaut, le projet de Charte prévoit quelques bonnes pratiques incitatives qui sont tout juste à la hauteur d'un Parc régional.

L'avis portant recommandations de la commission nationale de la protection de la nature, pourtant très mesuré, mais qui posait un principe général de naturalité a été écarté sans même que lecture en soit faite parce que purement consultatif.

Cette commission forêt est à ce jour suspendue dans l'attente du moratoire de la filière qui ne manquera pas de présenter, avec le soutien des pouvoirs publics, ses impératifs d'ordre économique. Autant dire que le futur Parc National, la future vitrine de la gestion forestière française (sic) n'a pas vraiment de beaux jours devant lui. ■

Isabelle Beuniche

Bialowieza ou la forêt miraculée

.....

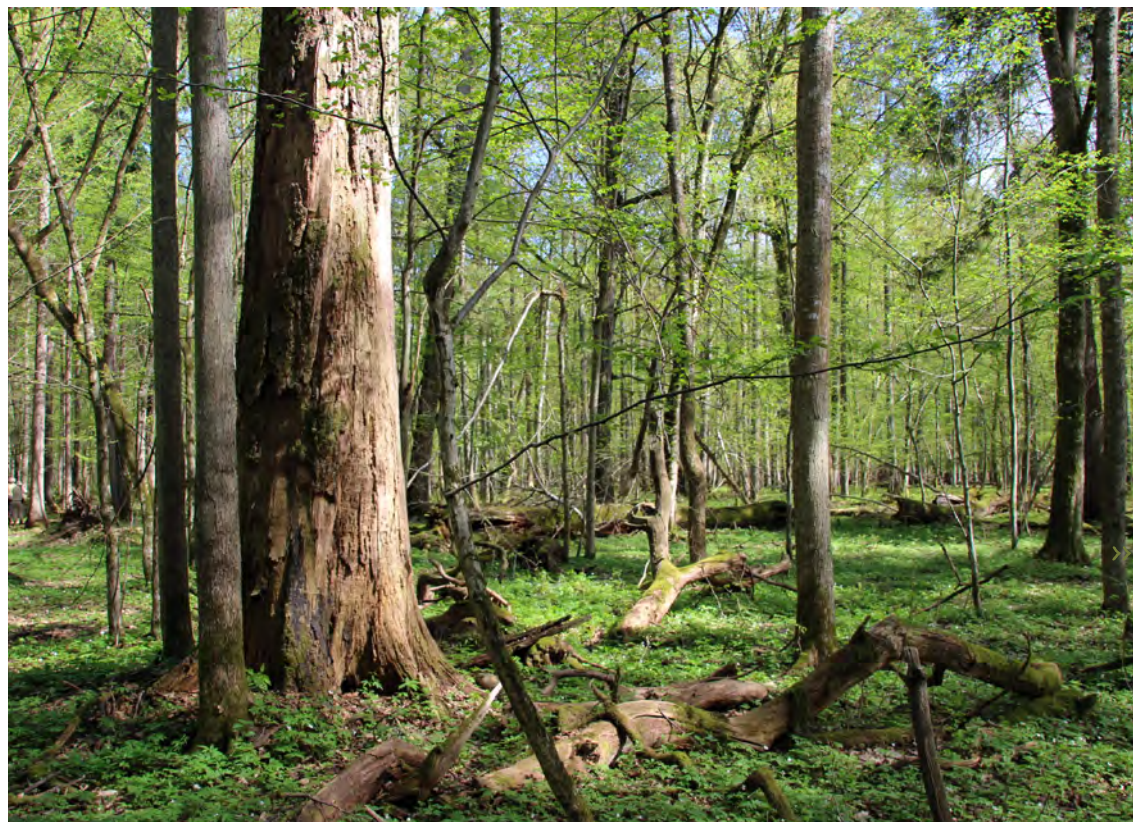


La forêt de Bialowieza est située à l'extrémité orientale de la Pologne, à la frontière avec la Biélorussie. Cette forêt que beaucoup d'amoureux des forêts sauvages visitent en s'extasiant est une miraculée. Elle aurait pu subir le sort de bon nombre de forêts européennes de plaine sur exploitées. Elle est une relique d'une immense forêt qui, au Moyen Age, appartenait au Grand Duché de Lithuanie. C'était une forêt dense, continue, remplie de vieux arbres monumentaux. Elle couvrait près de 23 000 km² (la moitié du Danemark !) dans une vaste plaine allant jusqu'en Russie. Ces forêts profondes sans repères, parcourues par des rivières et parsemées de marécages, étaient habitées d'animaux mythiques comme le bison d'Europe et l'aurochs. En plus de ces bêtes de la préhistoire, des tribus de guerriers et de chasseurs, les Yatviags, ont vécu dans ces immenses forêts. De ces descendants des baltes qui perpétuaient des rites païens, notamment des sacrifices humains, il ne reste aujourd'hui que des tumuli en forêt. >>>

On appelle cette forêt Bialowieza Pushcha. Le terme Pushcha qui signifie primaire figure encore aujourd'hui sur les cartes, plus par fidélité historique et géographique du lieu que pour sa réalité écologique. En effet, la forêt n'est plus primaire tant les modifications de la Pushcha d'origine ont été importantes, coupe, défrichage, construction de voies de chemin de fer, routes, drainage, braconnage, fabrication de goudron et de charbon de bois. Elle n'a pas été épargnée par les nombreuses guerres qui se sont succédées depuis le XV^e siècle. Située à un carrefour de l'Europe centrale, elle a connu les guerres de conquête de Napoléon et Hitler ainsi que la première guerre mondiale qui a occasionné des coupes de bois très importantes par les troupes allemandes (4,5 millions de m³). Chaque conflit a également entraîné des abattements importants dans la faune sauvage pour nourrir les soldats dont près de 85 % de la population de bisons en 1917. Ce qui a sauvé une partie de cette forêt de l'élimination de ses arbres vénérables, c'est qu'elle a toujours été le territoire de chasse favori des ducs de Lithuanie, des rois de Pologne, des tsars de Russie et des dirigeants soviétiques du XX^e siècle. Elle fut même épargnée par les nazis parce que Goering en fit sa réserve de chasse personnelle. C'est pourquoi il subsiste

encore des parties de cette immense forêt, épargnées par l'histoire, qui n'ont pas subi de coupes depuis près de 600 ans, un véritable miracle ! Visiter cette relique (il ne reste plus que 1 500 km² des 23 000 km² de la forêt d'origine) permet de s'imprégner de cette atmosphère si particulière aux vieilles forêts. La forêt de Bialowieza a une réputation mondiale, notamment parce qu'elle fut le dernier refuge des bisons d'Europe, qui ont failli disparaître au début du XX^e siècle.

Côté polonais, le parc national « historique » couvre environ 4 800 ha, il s'agit d'une réserve créée en 1921 puis devenue parc national en 1932. En 1996, le parc a été élargi à environ 10 000 ha avec des forêts et des cours d'eau ainsi que leurs milieux riverains. La visite s'effectue en calèche mais peut se faire à pied, toujours avec un guide. Les polonais ont toujours agi de cette façon. On entre dans le parc par une grande porte en bois ouverte par le guide



© J.C. Génot

puis refermée consciencieusement. On pourrait se réjouir de voir cette nature exceptionnelle si bien protégée, sanctuarisée parce que sacrée pour la société et dont la visite est filtrée pour éviter un trop grand nombre de visiteurs. Mais on ne peut s'empêcher de penser que si les hommes en sont arrivés à mettre la nature exceptionnelle sous clé, c'est

qu'elle a disparu partout ailleurs à grande échelle et qu'elle est devenue un trésor visité avec dévotion sous la conduite des gardiens du « temple ». Pas de visite sans guide dans le parc national, aucune possibilité de faire sa propre immersion dans cette nature « intégrale » selon l'expression de Pierre Restany. Certes on peut avoir accès aux réserves intégrales >>>

(21 pour un total de 12 030 ha sur une forêt de 62 500 ha) situées à l'extérieur du parc national qui donnent une idée de la structure et de la composition de ces forêts. Mais les parties les plus âgées où des générations d'arbres se sont succédées pendant des siècles sans hache et sans tronçonneuse sont dans le parc. Les conditions imposées par l'administration du parc pour y entrer paraîtront à certains draconiennes et liberticides mais il est proprement incroyable de constater qu'aucun véhicule à moteur n'entre dans ce parc pour éviter tout rejet polluant et que même le crottin des chevaux des calèches est récupéré par les cochers ! Résultat : les plantes introduites sont rares, ce qui n'est pas le cas dans la forêt hors parc.

Les forêts multi séculaires possèdent de très gros arbres, ici des chênes pédonculés, beaucoup de bois mort au sol et sur pied et une structure complexe étagée. Ces forêts mélangées possèdent 26 espèces d'arbres et 55 d'arbustes, ce qui est extraordinaire en Europe. Une vie d'homme ne suffirait pas à découvrir toutes les facettes de la vie foisonnante d'une telle forêt, entre autres les 1 500 espèces de champignons et la profusion de lichens, liée à l'absence de pollution de l'air. La forêt du parc national de

Bialowieza est la preuve éclatante que la nature n'a besoin de personne pour atteindre de tels niveaux de diversité. La visite de cette forêt devrait faire partie de la formation obligatoire de tous les gens qui ambitionnent de gérer la nature en général et les forêts en particulier. Certains chênes ont des troncs de plus de deux mètres de diamètre. Des arbres peuvent atteindre des hauteurs prodigieuses pour l'Europe : 50 m pour l'épicéa, 42 m pour le pin sylvestre, 43 m pour le tilleul à petites feuilles et le frêne et 32 m pour le charme. On peut compter jusqu'à 200 cavités sur 10 ha. Si le cœur historique du parc national est très ancien, la partie ajoutée en 1996 comporte des forêts moins âgées et surtout des milieux ouverts autrefois à vocation agricole qui aujourd'hui s'ensauvagent.

Le parc national polonais a son équivalent biélorusse, le parc national de Belovezhskaya Pushcha, de l'autre côté de la frontière. Une vraie frontière comme au temps de la guerre froide avec une clôture, des parties électrifiées et des soldats en arme qui patrouillent. Cette clôture est longée d'un chemin et d'un no man's land d'une soixantaine de mètres de largeur. De plus, côté biélorusse, les touristes n'ont pas le droit de s'approcher de la frontière et certaines »»



routes leur sont interdites. Cette clôture est une barrière pour les bisons et les cervidés, mais pas pour le lynx puisqu'un animal équipé d'un collier émetteur par les polonais l'a franchi pour venir dans le parc biélorusse. Sur sa partie orientale le parc polonais est séparé du parc biélorusse par cette clôture sur près de 10 km. Du côté biélorusse, la zone en réserve intégrale est dix fois supérieure à la partie polonaise puisque 57 000 ha

sont en protection stricte avec des forêts qui sont moins âgées et plus résineuses qu'en Pologne et dont certaines furent exploitées dans le passé. Il y a eu des coupes importantes faites par les allemands pendant la première guerre mondiale et ensuite par les russes pendant la seconde. Parmi les traces de ces anciennes activités, certaines places de dépôts de grumes sont encore visibles, certaines routes sont d'anciennes voies

de chemin de fer, la destruction des prédateurs pour la chasse a eu un impact sur la forêt et le retour du loup et du lynx participe à l'ensauvagement. Plus récemment, le drainage des terres agricoles qui entourent la forêt et la sécheresse ont provoqué des dépérissements d'épicéas. Ces épicéas ont été exploités en dehors des zones de protection intégrale, certaines de ces zones sont désormais en libre évolution puisqu'elles ont été intégrées à l'aire centrale du parc en 2012. Seul bémol à cet effort de protection, la population de bisons est artificiellement aidée au travers d'un nourrissage hivernal important et le tourisme se développe fortement avec des équipements ciblés sur la riche clientèle russe. En une semaine, grâce aux biologistes du parc biélorusse, il m'a été permis de parcourir des forêts exceptionnelles, d'observer des arbres remarquables ainsi que certains de ses habitants comme la

chouette lapone, le gobe-mouche nain, le pic tridactyle, le pygargue à queue blanche ainsi que 44 bisons différents et un lynx...

Bialowieza témoigne de ce que la nature est capable de faire avec du temps : un extraordinaire monde vivant. La visite des parties de la forêt modifiée par les forestiers polonais montre la différence énorme entre les forêts multi séculaires et leur formidable beauté doublée d'une très grande richesse écologique et celles qui sont rajeunies par l'exploitation, nettement plus banales et moins matures. ■

Jean-Claude Génot

Mes remerciements vont à Czeslaw Okolow, directeur du parc national polonais en retraite, pour son guidage et Vasily Arnolbik, directeur adjoint du parc national biélorusse, pour son accueil. Merci à Anton, Dimitri et Alexei pour m'avoir permis de découvrir certains trésors de cette forêt fantastique.



→ Bialowieza est le berceau du bison d'Europe.

© F. Steiner

La pensée sauvage : une sagesse écologique.

Sur les traces de la pensée sauvage (2^e partie)

.....



« Ce que nous appelons vie sauvage est une civilisation différente de la nôtre. »

Henry David Thoreau

« Un paysage se révèle être une conception du monde. La société se projette sur le territoire qu'elle aménage. Elle exprime par son comportement ce qu'elle pense de la nature. Encore faudrait-il savoir ce qu'est la nature ? » C'est par ces mots que François Terrasson ouvre sa réflexion sur la peur de la nature¹. Encore faudrait-il savoir, nous dit-il, ce qu'est la nature – certes –, mais encore faudrait-il savoir aussi ce qu'est « la pensée » en question ici. Qu'entend-il par « pensée » ? De quel type de pensée s'agit-il ? N'y a-t-il qu'une seule forme de pensée ?

Le travail critique de Terrasson nous invite à changer notre regard sur la nature et nous montre en même temps qu'une autre forme de « pensée » est possible dans notre rapport à la nature. Cette

autre forme de pensée, je la nomme : pensée sauvage. L'expérience du sauvage est solidaire d'une « pensée sauvage » dont il nous appartient, dans cet article, de réveiller le sens.

Toute « pensée » est une manière d'être au monde

Pourquoi la question de la « pensée » est-elle aussi déterminante ? Pour le dire vite, et en commençant, parce que toute pensée, ou plus précisément, toute forme de pensée porte en elle une manière d'être au monde, c'est-à-dire détermine un certain type de rapport à la nature.

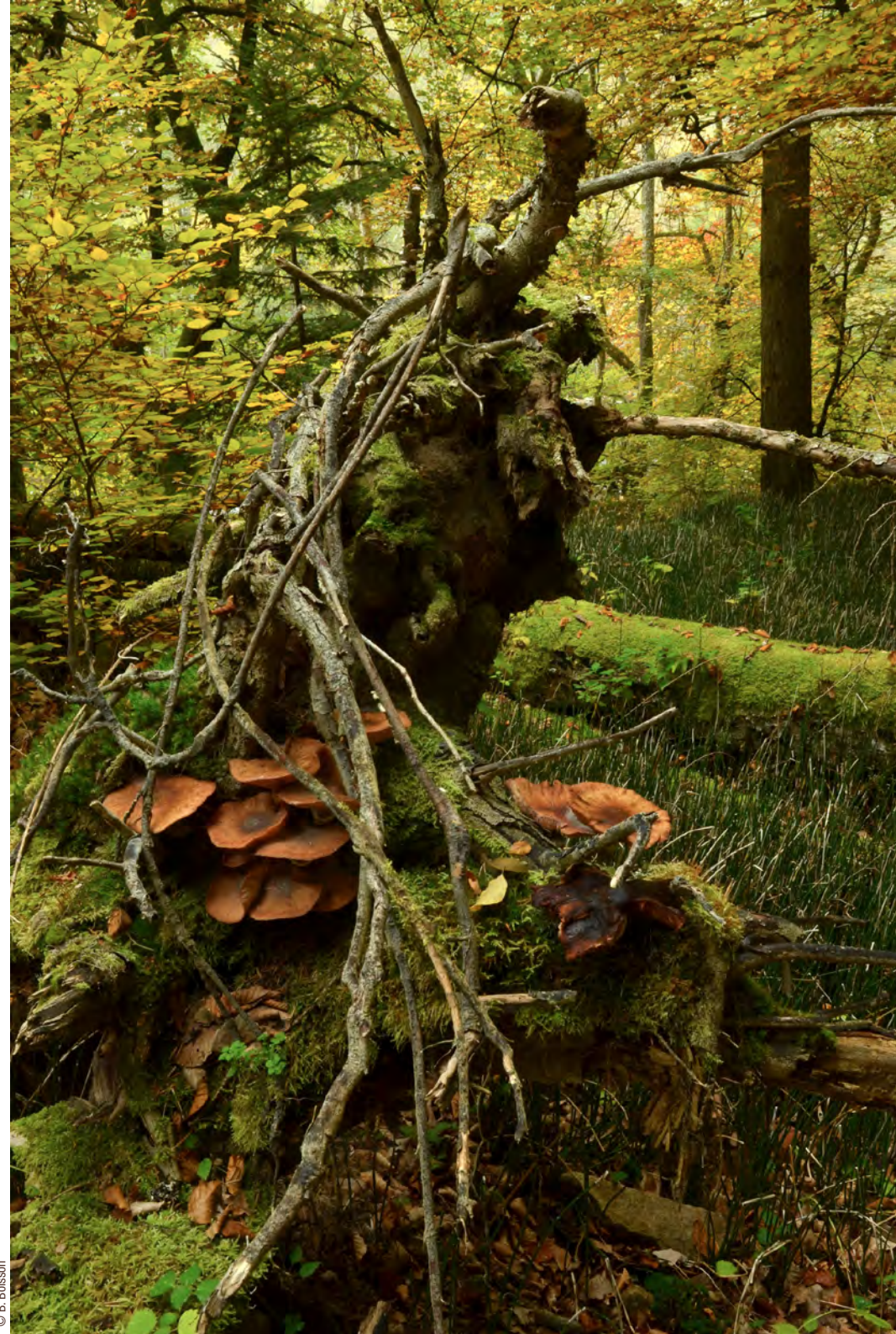
Si un espace naturel se révèle être une conception du monde, si la société exprime, par sa manière d'agir, ce qu'elle *pense* de la nature, le terme de « pensée » est ici ambigu ; il mérite quelques précisions. Je distingue ici la pensée comme processus, comme acte, de la pensée comme résultat de ce processus. Autrement dit, il faudrait plutôt parler du *penser* pour désigner l'acte cognitif »

s'y rapportant et des *pensées* pour désigner les idées que produit cet acte. Toute pensée-résultat procède donc d'un acte de pensée. Ce qui importe ici, pour nous, ce sont moins les pensées, que l'acte même de pensée, dans son art et sa manière.

La philosophie existentielle nous invite à remonter de l'agir à la pensée et de la pensée au *mode* de pensée qui la produit. La domestication de la nature procède d'une pensée domestiquée. Le goût du sauvage procède d'une pensée sauvage. Et chacun de ces modes de pensée est une manière d'être au monde : volonté de maîtrise d'un côté, présence sensible de l'autre ; prise ou déprise, interventionnisme ou laisser-être.

Dans un article écrit en 1946 intitulé « Sérénité »², le phénoménologue Martin Heidegger nous montre en quoi l'homme contemporain est « en fuite devant la pensée ». Et, pour ce faire, il est amené à distinguer deux sortes de pensée, « dont chacune, nous dit-il, est à la fois légitime et nécessaire : la pensée qui calcule et la pensée qui médite ». La présence sensible, la déprise, le laisser-être relèvent d'une *pensée méditante*. La volonté de maîtrise, la prise, l'interventionnisme relèvent d'une *pensée calculante*. C'est cette pensée calculante qui est impliquée dans les logiques de gestion de l'environnement actuellement en vogue. Elle se caractérise

ainsi : « Lorsque nous dressons un plan, participons à une recherche, organisons une entreprise, nous comptons toujours avec des circonstances données. Nous les faisons entrer en ligne de compte dans un calcul qui vise des buts déterminés. Nous escomptons d'avance des résultats définis. Ce calcul caractérise toute pensée planifiante et toute recherche. Une pareille pensée ou recherche demeure un calcul, là même où elle n'opère pas sur les nombres. » Ajoutons que cette sorte de pensée est le tour d'esprit propre à notre pensée habituelle et notons en même temps que la pensée calculante est une pensée qui rassure et donc tente de juguler la peur. Cela n'est pas sans faire écho avec la manière dont Terrasson définit la « nature ». La nature est ce qui ne dépend pas de notre volonté, ce qui échappe à notre contrôle. Or l'être humain – et en particulier l'homme moderne et occidental – ne supporte pas ce qui échappe à son contrôle et ainsi développe mille et un artifices de *prise* du réel qui, en fait, lui font manquer la rencontre avec le réel, qui est toujours, comme nous l'avions montré dans l'article précédent, art du risque et rapport à l'altérité ; et, en ce sens, la nature sauvage est le réel par excellence ! La pensée calculante est une fuite devant le réel qui nous fait peur précisément parce qu'il est imprévisible, parce qu'en partie il nous >>>





échappe. Elle est une fuite en avant qui occulte le présent vivant. « La pensée qui calcule, précise encore Heidegger, ne s'arrête jamais, ne rentre pas en elle-même. Elle n'est pas une pensée méditante, une pensée en quête de sens. »

La pensée méditante ouvre un autre horizon de pensée. Elle dessine une autre

manière d'être au monde. Elle est cette pensée véritable qui est l'écho de l'essentiel, pensée à la fois plus patiente, plus fragile, plus profonde. De cette pensée méditante, Heidegger nous en révèle les vertus : « La pauvreté de la méditation est la promesse d'une richesse dont les trésors brillent à la lumière de cet Inutile qu'on ne peut faire entrer dans aucun calcul. »³

Dans cette perspective, la pensée *du* sauvage apparaît comme une pensée calculante, alors que la pensée sauvage se révèle être une pensée méditante.

La pensée sauvage n'est pas la pensée *du* sauvage

Nous, Modernes, avons une pensée *du* sauvage, mais n'avons plus de pensée sauvage. La réflexion qu'Augustin Berque

nous livre dans son ouvrage intitulée *La pensée paysagère*⁴ s'inscrit de manière insigne dans notre fil de sens. Elle semble prolonger celle de Terrasson quand il écrit : « Pourquoi cet étonnant contraste entre, d'une part, ces innombrables générations qui n'avaient pas de pensée *du* paysage mais qui nous ont laissé tant

d'admirables paysages, et d'autre part cette génération qui, tout en ne cessant de parler et d'écrire à propos du paysage, le détruit à grande échelle sur tout son territoire – hormis quelques icônes ? »⁵ Il suffit, dans cette citation, de remplacer le mot « paysage » par « nature » ou par « sauvage » pour rejoindre la critique de Terrasson et saisir l'enjeu de notre présent questionnement.

En effet, la pensée *du* sauvage n'est-elle pas solidaire de la pensée calculante, qui repose sur la *coupure ontologique* entre l'homme et la nature, qui rend possible la dévastation du monde et l'exploitation systématique des espaces naturels ? La pensée *du* sauvage est une *pensée objectivante* qui fait de la nature un objet de pensée (une recherche académique), un objet de consommation (un attrait touristique), un objet d'exploitation (un réservoir de ressources).

Par exemple, les techniques de gestion de la biodiversité, qui aujourd'hui s'appliquent à la nature (et à l'homme), procèdent de cette pensée objectivante qui réduit le monde à un objet, la nature à des objets naturels pleinement assignables, déterminables, mesurables. En effet, on ne peut « gérer » que ce qui a été transformé en « objet » par le biais de ce que Heidegger nomme « la pensée calculante ». D'où la focalisation sur les

« espèces à protéger » (qui distingue « utiles » et « nuisibles »), d'où les listes et les inventaires, d'où les calculs et les mesures en tout genre et les tableaux de bord correspondants, d'où les mares et les nichoirs, d'où l'aménagement ou le maintien des milieux ouverts... tous ces outils étant mis en place avec zèle par les nouveaux techniciens-gestionnaires de la nature⁶.

La pensée *du* sauvage tend à dénaturer le sauvage « pour en faire un objet neutre, abstrait de notre existence ». La pensée sauvage, elle, est primordiale par rapport à la pensée *du* sauvage ; elle en est « le sens profond »⁷. Si nous voulons renouer avec le sauvage, il nous faut redécouvrir le sens d'une pensée sauvage, pensée concrète et vivante, pensée méditante qui jouit du monde, qui s'émerveille de son infinie richesse, qui participe à sa vie-crétion.

L'anthropologie de Lévi-Strauss et la pensée sauvage

Cette pensée sauvage n'est pas, comme le dit Claude Lévi-Strauss dans son ouvrage éponyme, « la pensée des sauvages, ni celle d'une humanité primitive ou archaïque, mais *la pensée à l'état sauvage*, distincte de la pensée cultivée ou domestiquée en vue d'obtenir un rendement »⁸. Lévi-Strauss développe une »

critique de cette pensée domestiquée, dans sa prétention hégémonique à n'être que la seule Pensée. Cette critique indique clairement que la pensée sauvage « n'est pas le passé de la science moderne, mais un autre mode, parallèle et rigoureux dans son ordre – celui des qualités sensibles –, d'appréhension des phénomènes »⁹.

La pensée domestiquée, qui repose sur un processus de « domestication »¹⁰, soumet la nature à des méthodes de prise et d'emprise. Elle dérive, comme le montre Lévi-Strauss, de « l'humanisme anthropocentrique », qui prend sa source dans le projet moderne. Ce projet, qui remonte à la Renaissance, est un « projet de domination visant à réduire le monde naturel au rôle de matière à transformer ». La science et la technique modernes l'ont conduit à son achèvement. Ce projet moderne a délié l'homme de ses attaches naturelles. Il l'a habitué à ne plus sentir que, d'une part, son être et la nature sont fait de la même étoffe et que, d'autre part, sa nature intérieure est ce dynamisme ascendant propre à la nature. L'humanisme anthropocentrique est « la négation de l'humanisme éthique – compris au sens le plus profond – qui doit inclure dans son respect non seulement l'homme lui-même mais la totalité



© B. Boisson

du monde donné », c'est-à-dire tous les vivants et l'ensemble du monde naturel.

Alors que la pensée domestiquée « prélève, ordonne en vue de la maîtrise », la pensée sauvage « accueille le monde dans la profusion de ses qualités ». C'est pour cela que l'art peut nous reconduire à la pensée sauvage. Lévi-Strauss nous fait comprendre « la parenté profonde qui existe entre la connaissance apportée par l'œuvre d'art et celle qu'établit la "pensée

sauvage". Celle-ci appréhende le monde et en organise les éléments à partir de l'expérience sensible. »

Pensée sauvage et sagesse sensible

La pensée sauvage ne cherche pas à s'approprier la nature, elle la laisse être, elle la laisse déployer son être comme libre mouvement d'évolution. En tant que

laisser-être, elle est présence sensible qui vibre à l'unisson du monde en son élan vital. Présence qui est connaissance mais au sens d'une *co-connaissance*, à la vie, toujours neuve, à la nature, comme liberté et puissance de vie, comme « création continue d'imprévisible nouveauté », selon la formule de Bergson¹¹. La pensée sauvage est de la connaissance en acte. Or, s'il est un art éminent qui déploie cette connaissance en acte, cet art du mouvement libre, c'est bien la danse ! Le corps dansant est mise en œuvre de cette pensée sauvage. *Penser sauvage, c'est danser la vie !*¹² C'est co-naître à la danse qui habite la vie, c'est co-naître au mouvement créateur qui anime la nature !

Cette pensée sauvage est, selon l'expression de Paul Ricœur, « une pensée qui ne se pense pas » mais, pour autant, elle « n'en est pas moins intégralement une pensée ». « Elle n'énonce pas ce qu'elle pense, elle ne le formalise pas : elle le *réalise* ». En cela, elle rejoint le geste artistique. « Elle n'énonce pas ce qu'elle fait, elle le fait cependant : cette innocence fait sa beauté – comme un art qui s'ignore comme tel – et peut-être non moins sa fragilité. »¹³ La pensée sauvage, comme tout art, touche à la fragilité du beau. Elle est une *pensée poétique*, ou »»

artiste, une pensée en acte qui épouse de l'intérieur la vie-crédation.

Nous pouvons alors comprendre en quoi le monde sauvage ne s'offre qu'à un être ouvert à la dimension sauvage qui le fonde, ouvert à ce qui lui échappe, ouvert à l'inconnu. La pensée sauvage est une *dimension existentielle*, la dimension originelle de notre être, la *naturalité* de notre

être profond. La cultiver, c'est renouer le contact avec l'expérience phénoménologique de l'être-au-monde. Cette pensée sauvage, loin d'être irrationnelle, désigne plutôt un autre ordre du rationnel, à teneur charnelle : *logos* du monde sensible, celui-là même que réhabilite l'art. Elle correspond au mode d'être du corps propre (chair) ancré dans le monde, du corps vivant enraciné dans la nature. Elle nous dévoile ainsi la vérité du sentir qui est ouverture à l'altérité, présence au monde. Telle une sagesse dansante, elle s'enracine dans la source vive du présent vivant.

En cette pensée sauvage est notre authenticité. La pensée sauvage est non point un savoir, mais une sagesse. Une sagesse sensible qui est le fruit d'une écologie du corps et de l'esprit, d'une écologie intérieure.

Ces quelques réflexions, j'en suis conscient, sont peut-être trop succinctes pour apercevoir ce continent invisible, cette civilisation nouvelle, ce champ d'expérience qu'est la pensée sauvage. Elles ne sont qu'esquisses – au lecteur de se mettre en quête, de prolonger, d'approfondir, grâce

aux fenêtres ouvertes que constituent les indications bibliographiques – qui laissent entrevoir un autre régime de la pensée, de la raison, de la connaissance, au fondement de notre être : pensée sauvage, raison extatique, connaissance sensible. Non plus régime de la preuve, mais régime de l'épreuve.

Puissent les pratiques de protection de la nature et d'éducation à l'environnement se renouveler grâce à l'exploration de la nature de cette pensée sauvage, donc grâce à l'art de la connaissance de soi qui renouvelle sa manière d'être-au-monde. C'est en cela que l'exercice de la pensée sauvage constitue une sagesse écologique. ■

Stefan Alzaris

philosophe, artiste et naturaliste
Docteur en philosophie et professeur à
l'Université Paris-Sud 11
Président de l'association CESAME / ÉcoPhil'
(www.cesame.asso.fr)



© B. Boisson

¹ François Terrasson, *La peur de la nature. Au plus profond de notre inconscient, les vraies causes de la destruction de la nature*, Sang de la Terre, coll. « La pensée écologique », 2007, p. 27.

² Martin Heidegger, « Sérénité », in *Questions III et IV*, Gallimard, coll. « Tel », 1990. Les citations qui suivent sont extraites des pages 136-137.

³ Martin Heidegger, « Science et méditation », in *Essais et conférences*, Gallimard, coll. « Tel », 1980, p. 78.

⁴ Augustin Berque, *La pensée paysagère*, Archibooks, coll. « Crossborders », 2008.

⁵ Les icônes de la nature sont, dans le langage de Terrasson, les « réserves » naturelles, à propos desquelles il exprime quelques réserves... Réserves qui, selon lui, sont des alibis pour « justifier » la destruction généralisée de la nature partout ailleurs ! « Voici donc notre société qui agit exactement comme si elle disait : "Je suis pour la destruction de la nature... avec des réserves !" » (F. Terrasson, *op. cit.*, p. 161).

⁶ Voir Jean-Claude Génot, *La nature malade de la gestion*, Sang de la Terre, coll. « La pensée écologique », 2010.

⁷ A. Berque, *op. cit.*, p. 78 et p. 56.

⁸ Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Plon, 1962, coll. « Pocket », 2006, p. 262.

⁹ Marcel Hénaff, *Claude Lévi-Strauss*, Belfond, 1991, p. 253. Les citations de ce paragraphe, sans indication de référence, sont tirées de cet ouvrage, qui ressaisit de manière très claire le sens et les enjeux des analyses de Lévi-Strauss. Elles renvoient aux pages 153, 253, 160 et 224.

¹⁰ C. Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 262.

¹¹ Henri Bergson, *La pensée et le mouvant*, PUF, coll. « Quadrige », 2003, p. 99.

¹² Le projet artistique « *ExisTanza - Danser la vie !* » – que je déploie et anime depuis deux ans en tant que philosophe-danseur et qui noue danse contemporaine et philosophie existentielle – explore divers chemins pour renouer avec le sauvage.

¹³ M. Hénaff, *op. cit.*, p. 169 et p. 150.

En inTerrelation

« Je protège la forêt pluviale devient je suis une partie de la forêt pluviale qui me protège moi-même. Je suis cette partie de la forêt récemment émergée dans la pensée. Quel soulagement ! Les milliers d'années de séparation sont révolues, et nous commençons à redécouvrir notre véritable nature. C'est-à-dire que la transformation est spirituelle, penser comme une montagne, c'est ce qu'on appelle aussi parfois l'écologie profonde. »

John Seed



© J.C. Génot

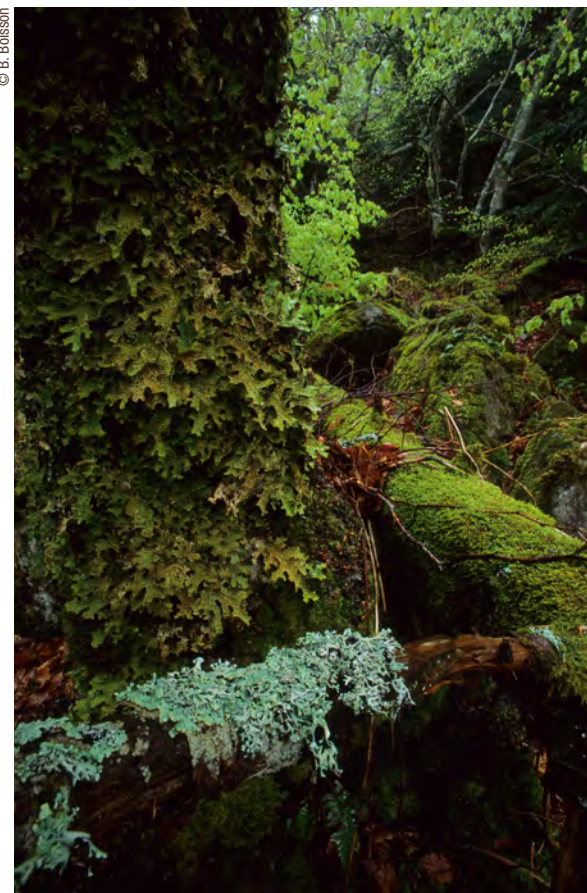
Lu
pour vous

→ Affleurement de l'écopsychologie par des publications récentes

L'écopsychologie existe dans la culture anglo-saxonne depuis au moins une vingtaine d'années faisant de manière récurrente de l'allumage intuitif quand le concept est relancé en France. Il semble néanmoins falloir une érosion des mentalités à essayer en vain de résoudre les problèmes écologiques seulement par l'écologie, la technique, la politique, et l'économie pour que les ouvertures d'esprit intègrent aussi la nécessité de prendre en compte les racines psychologiques de la crise écologique, et dorénavant climatique. On attribue à l'écrivain Théodore Roszack, professeur d'histoire, et premier directeur du *Centre Californien d'Ecopsychologie* la paternité du concept. Toutefois, c'est dans une parution aux éditions du Sierra Club en 1995 intitulée "Ecopsychology" qu'il coordonne avec deux Psychiatres Mary E.Gomes et Allen D.Kanner, qu'on le voit davantage comme le parrain d'un champ interdisciplinaire tant l'ouvrage s'annonce par 24 auteurs très différenciés dans des approches notoirement mûries. Tout comme en écologie où nous avons des écologues et des écologistes, l'écopsychologie présente dès ses fondements une double nature entre un corpus de sciences humaines, et une contre-culture émergente. Cette double nature a d'ailleurs questionné les esprits lors d'un premier colloque sur le thème dans le Vercors en 1999, où nous avions avec nous à l'époque François Terrasson, dont la démarche entrainait fortement en résonance avec la ligne du sujet. Un dossier complet était d'ailleurs sorti dans la revue *Silence* (n° 254) aujourd'hui épuisée comprenant un compte-rendu de ma part sur la mouvance nord-américaine suivit d'une réflexion de François Terrason sur ce champ interdisciplinaire. A noter aussi que l'écopsychologie très ramifiée s'interpénètre avec d'autres champs comme l'écoanthropologie, l'écophilosophie, l'écothérapie, l'écospiritualité, la maturation sensible de la nature par les arts, en particulier par la poésie. Mettant au cœur de la guérison du rapport humain/nature, la nécessité d'un changement de paradigme, l'écopsychologie reste d'autant un champ d'investigations très large, juxtaposant tout à la fois des regards fortement laïques et d'autres à référentiels plus mystiques, cela dans un continuum paradoxal d'analyses. D'aspiration plus institutionnelle, ce courant apparaît toutefois

hors cadre de la mouvance New-Age. Dans le rapport humain/Nature inhérent aux espaces de wilderness, notons des approches comme celle de Robert Greenway avec la "psychoécologie", ou l'inspiration poétique de l'Australien John Seed concernant le rapport aux forêts naturelles... Par ailleurs d'autres approches de l'écopsychologie se concentrent sur les tendances addictives du consumérisme, ou sur les conditionnements humains de l'artificialité environnementale et du professionnalisme. Devant cette vitalité de maturation, Outre-Atlantique, Outre-Manche (voire Outre-Rhin ?)... on est exaspéré d'être maintenus dans une ignorance sous cloche par les institutions et les médias franco-français ; ce qui fait du reste que nous nous couvrons de ridicule, quand nous réveillant après d'autres dans la conscience écologique, nous voudrions (notamment en politique) être les premiers. Toutefois ces dernières années rattrapent nos 30 à 60 ans de retard en maturation de pensée avec quelques éditeurs dorénavant plus avisés. Notons ainsi cette année la parution du livre de Michel-Maxime Egger *Soigner l'esprit, guérir la Terre, introduction à l'écopsychologie* aux éditions suisses Labor et Fides. Cet ouvrage, le plus étayé à l'heure actuelle, permettra une mise à jour accélérée de connaissances concernant le caractère très foisonnant de ce champ de recherches dans lequel tout lecteur peu anglophone éprouve le besoin de recomposer en lui >>>

© B. Boisson



une lisibilité dans les lignes de forces de cette mouvance. Un deuxième ouvrage *Théodore Roszak vers une écopsychologie libératrice*, constitue une compilation de textes de cet auteur sélectionnés par Mohammed Taleb (éditions Passager clandestin). Cet ouvrage s'adresse plutôt aux sympathisants de la décroissance. Malheureusement, il inclut aussi des contre-vérités relevant d'opinions personnelles concernant "l'écopsychologie pratique" laissant présumer que l'auteur a en réalité fort peu pénétré l'espace anglophone et manque lui-même de rigueur intellectuelle dans ses propos... Enfin, la revue trimestrielle 3^e Millénaire (N° 117 dernier trimestre 2015 - commandable sur www.revue3emillenaire.com) présente par quatre articles, un gros dossier sur l'écopsychologie, avec un état des lieux entre le champ interdisciplinaire de l'écopsychologie et les mentalités françaises souvent handicapées dans cet espace de conscience.

Une certaine infirmité culturelle des naturalistes, des écologues scientifiques, des décideurs dans le questionnement psychologique relatif au rapport humain-nature est patente depuis longtemps en France. Y-a-t-il d'ailleurs une façon de dénier sa propre incompetence par un revers évasif d'opinion quand elle est révélée par une autre approche pionnière différente ? L'urgence n'est plus à la critique ou à l'opinion évasive quand les questions cruciales s'alourdissent dans la gravité des situations. Cela fait encore partie du jeu de fuite et de déni dénoncé en écopsychologie. Au contraire, il est dans la maturation autonome, dans l'élan de contreproposition créative que l'on fera sien...

On peut être d'accord ou pas d'accord avec l'écopsychologie, ou disons plus justement avec telle ou telle approche écopsychologique de ce vaste champ interdisciplinaire, mais dénier d'un revers évasif d'opinion la nécessité d'appréhender les fondements psychologiques de la crise écologique c'est s'aplatir sous la réductionnisme mental d'une technocratie sans tenter une recherche alternative en secours. C'est aussi se mettre sur le même plan que le malade pour chercher les solutions. Or justement, cela fait des décennies que nous voyons les problèmes nous mettre graduellement en état de sidération sans que nous appréhendions dans les racines psychologiques de l'humain le dénominateur commun à tous les problèmes écologiques et comportementaux...

Cependant, on entend de plus en plus en France des contre-experts de l'écologie (et même des élus !) se plaindre de l'état schizophrénique des pouvoirs... En fait, nous pourrions assurément aller bien plus loin en maturation de diagnostic et de solutions tellement nous sommes dépassés et aussi devancés...

Bernard Boisson

→ Le retour du sauvage

Pierre Athanaze, Buchet Chastel, 2014, 117 pages.

Enfin, un livre qui nous fait du bien ! Avec sa plume vive et alerte, Pierre Athanaze nous raconte une histoire du sauvage dans notre pays. Et cette fois, elle semble partie pour bien se terminer. Certes, le premier chapitre rappelle les heures sombres de l'impact humain sur les territoires et les espèces sauvages. Disparitions des grands prédateurs, des nécrophages, des rapaces, des grands ongulés mais aussi destructions des forêts et des rivières sauvages ont marqué notre environnement jusqu'aux années 1970. Mais, sur ce champ de ruines, et surtout grâce à une prise de conscience plus précoce dans nos pays voisins, les espèces auparavant vouées à l'extermination reviennent en France. Dans le deuxième chapitre, l'auteur, grand connaisseur des rapports entre les prédateurs et le monde de la chasse et de l'élevage, nous décrit le retour mouvementé du lynx et du loup mais aussi ceux plus consensuels du castor et de la cigogne noire par exemple.

Les beaux succès des réintroductions des vautours sont présentés dans un troisième chapitre avec, de surcroît, l'audace de propositions fortes et novatrices. Ainsi, bisons, élans, aurochs et tarpans sont évoqués et leur rôle central dans le fonctionnement des écosystèmes est justement rappelé.

Enfin, dans une quatrième partie, l'auteur décrit la restauration spontanée des forêts, dès lors qu'elles ne sont plus exploitées ou lorsqu'elles partent à la conquête des pâturages abandonnés. De même, les rivières, libérées des barrages inutiles, retrouvent leurs poissons migrateurs, le libre transit sédimentaire et le retour de toute la biodiversité liée à ce monde aquatique.

En définitive, il s'agit là d'un véritable programme de retour de la nature sauvage pour le bien de tous, parfaitement argumenté car plein de bon sens.

A lire absolument pour entrer dans ce mouvement qui, sans aucun doute, va transformer notre relation avec le sauvage dans le XXI^e siècle naissant.



Gilbert Cochet

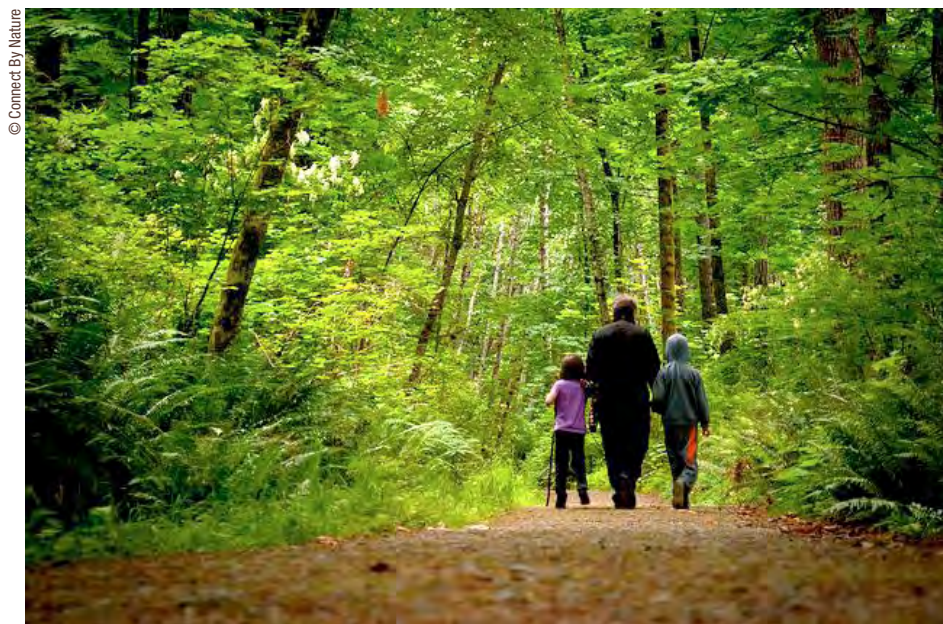
À ne pas rater !

→ Le Shinri-yoku ou bain de forêt

« Shinrin-yoku » est un terme japonais signifiant « bain de forêt », au même titre que l'on parle de « bain de soleil ». Si la marche en forêt est une activité qui n'a pas de frontières et remonte à la nuit des temps, il aura fallu attendre les années 80 pour qu'un pays – le Japon – étudie cette pratique sous un angle scientifique et, surpris par les résultats, en fasse une pierre angulaire de sa politique de médecine préventive.

Lire la suite de cet article sur le site Connected By Nature :

<http://connectedbynature.org> dans la rubrique Nos actions / IN VIVO VERITAS - L'expérience de reconnexion avec la nature



© Connect By Nature

Le bêtisier

→ Réserve naturelle : forêt ou champ d'arbre ?

Le plan de gestion 2015-2019 de la réserve naturelle nationale des Sagnes de la Godivelle (Massif Central) prévoit pour les forêts du bassin versant de ces milieux tourbeux de remplacer les épicéas par du douglas et du mélèze dans le cadre du changement climatique. Qu'on laisse planter des résineux exotiques dans une réserve naturelle montre que ce statut est vidé de son sens, à savoir protéger la nature. Enfin qu'on prenne prétexte du changement climatique pour ressortir les vieilles recettes du productivisme des trente « désastreuses » est pitoyable et un non-sens scientifique (aucune étude ne montre que les résineux choisis seront capables de mieux résister que les feuillus), écologique (on ne connaît pas l'impact sur les milieux de ces introductions de résineux allochtones) et économique (quel risque fou de ne pas faire confiance aux essences locales et de planter sans aucune garantie de réussite à court et moyen terme). Dans une réserve naturelle, mieux vaut privilégier la régénération naturelle avec suppression des jeunes plants spontanés d'essence exogènes.

Philippe Cochet

FORÊTS SAUVAGES

Fonds pour la naturalité des écosystèmes

Notre objectif

Redonner aux écosystèmes naturels toutes leurs potentialités. La forêt libre et sans entretien apporte gratuitement des bienfaits inestimables à l'humanité :

- limitation de l'effet de serre ;
- régulation du cycle de l'eau ;
- épuration de l'eau et de l'air ;
- formation de sols ;
- diminution de l'érosion ;
- riche biodiversité ;
- lieux de ressourcement et d'inspiration artistique...

Nos actions

Afin de permettre la préservation des écosystèmes à fonctionnement naturel, nous nous engageons à :

- promouvoir la naturalité à tous les niveaux ;
- éditer un périodique trimestriel diffusé par voie électronique, *Naturalité*, la lettre de Forêts Sauvages ;
- protéger de façon intégrale des surfaces forestières conséquentes par la maîtrise foncière...



© C. Frainig

Faites un geste pour les forêts sauvages : Offrez quelques mètres carrés de naturalité !

Faites un don à *Forêts Sauvages*, et nous nous engageons à reverser l'intégralité des sommes reçues pour l'acquisition de forêts et de milieux naturels à fort potentiel de naturalité. Ainsi acquises, ces surfaces auront la meilleure des protections qui soit : la maîtrise foncière pour une libre expression de la nature.

Première « réserve » de *Forêts Sauvages*, la forêt du Bruchet (Haute-Loire), qui n'a pas connu d'exploitation depuis plus de 60 ans, poursuivra en toute sérénité son évolution spontanée. Cette acquisition a été possible grâce à la générosité de son ancienne propriétaire et d'un partenariat avec la Société Nationale de la Protection de la Nature.

Forêts Sauvages travaille actuellement à l'achat de forêts aux diversités biologiques remarquables. Et dont seule la maîtrise foncière pourra permettre la pérennité.

Nous avons besoin de vous !

Un reçu fiscal vous sera adressé dès réception de votre contribution.

Il vous permettra de bénéficier d'une exonération fiscale de 66% du montant de votre don.

Nom : Prénom :

Adresse :

Code Postal : Commune :

Adresse mel :

Je fais un don de € à **FORÊTS SAUVAGES** afin de permettre à celle-ci, l'acquisition de forêts ou milieux naturels qui seront laissés en libre évolution.

Date : Signature :

Bulletin à adresser à : Forêts Sauvages, 4 rue André Laplace. 43000 Le Puy-en-Velay.

